

## Petite revue de philosophie

# Jean-Jacques et l'imaginaire

Claude Bertrand

---

Volume 5, Number 2, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105447ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105447ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

### ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bertrand, C. (1984). Jean-Jacques et l'imaginaire. *Petite revue de philosophie*, 5(2), 71–88. <https://doi.org/10.7202/1105447ar>

# **Jean-Jacques et l'imaginaire**

Claude Bertrand

*Professeur au département de philosophie*

Jean-Jacques Rousseau avait-il un imaginaire? Qu'en savons-nous? Mais qu'entendons-nous lorsque nous parlons d'imaginaire? Certes, il y a des imaginaires déjà constitués, des imaginaires dans lesquels on peut se reconnaître, des imaginaires d'écrivains par exemple, mais a-t-on songé un instant comment ces imaginaires se sont faits, comment ils se sont formés? Celui qui a vraiment quelque chose à dire peut s'inspirer d'imaginaires déjà constitués, mais il sait avant toutes choses que l'imaginaire se fait avant de se trouver. Certains écrivains, par exemple, ont imaginé l'Amérique. Je pense à Miller qui nous a donné une certaine vision des choses,

de son monde et de son univers. On dit que Miller a vécu à Big Sur sur la côte du Pacifique en Californie. Mais avant que Miller vive à Big Sur et qu'il y ait pensé un certain nombre de choses sur sa vie, qu'il les ait écrites, on ne savait rien de Big Sur. Personnellement, je n'irais jamais à Big Sur, non parce que ce n'est pas une place intéressante, mais tout simplement parce que j'aurais l'impression d'entrer dans un univers déjà constitué, dans un imaginaire déjà fait à l'avance et qui n'est précisément pas le mien. C'est l'univers de Miller, ça lui appartient. Il a fait, lui, quelque chose de Big Sur, mais avant lui, Big Sur n'existait pas comme imaginaire. Miller a eu le talent de le faire exister. Il a osé faire quelque chose à partir de rien. On peut lui en être reconnaissant, mais ce serait pure niaiserie que de vouloir répéter ce que Miller a déjà fait de Big Sur. Si l'on veut faire quelque chose de l'Amérique, il faut aller ailleurs, faire justement ce que Miller a fait avec Big Sur, lorsque Big Sur n'existait pas encore. Il faut partir de rien, de ce qui n'existe pas encore, et alors inventer quelque chose de toutes pièces avec un lieu inconnu, avec une personne inconnue, avec une chose inconnue. Être fidèle à Miller, ou à n'importe qui d'autre, c'est précisément ne pas le répéter, faire autre chose, avoir le courage et l'audace de penser autrement.

Penser autrement: je dis bien penser, c'est-à-dire produire une idée. Qu'un écrivain ait quelque chose à dire aujourd'hui ne me paraît pas encore suffisant. Encore faut-il qu'il nous apprenne quelque chose de la réalité dans laquelle nous vivons, qu'il nous fasse comprendre, qu'il produise une idée, un concept de cette réalité. Un concept est produit lorsque, l'entendant, je sais déjà mieux à quoi m'en tenir à propos de telle ou telle

question, j'en sais déjà plus sur moi-même et sur les autres. Je sais que j'ai avancé dans la connaissance de moi-même. Cet écrivain m'a fait comprendre des choses, il ne s'est pas contenté de s'exprimer, d'exprimer son monde, mais il a voulu aller au-delà du simple niveau de l'expression. Si l'imaginaire qu'il a produit de toutes pièces a un sens, c'est qu'il a réussi à me le communiquer, c'est-à-dire à faire en sorte qu'à travers lui, c'est toute ma réalité qui m'apparaisse dès lors autrement. On dira que je puis la voir d'un autre oeil, justement à partir de l'oeil de la connaissance. Or la connaissance, qu'est-ce aujourd'hui? Quand dira-t-on que l'on produit une connaissance du réel? Je pense que là, Rousseau, qui peut être à bien des égards très loin de nous, a quand même quelque chose à nous apprendre, justement sur cette question de l'imaginaire. Jean-Jacques Rousseau a peut-être été le premier à acquérir la notion intuitive de territoire imaginaire et à la pratiquer, même s'il n'en a pas explicitement formulé le concept. Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre? Rousseau, on le sait, n'était pas un universitaire, mais il n'était pas non plus un écrivain au sens classique du terme. Avant de publier, il a attendu très longtemps. C'est à l'âge de trente-huit ans que paraît son premier écrit, son fameux *Discours sur les sciences et les arts*, qui le rendra célèbre par la suite. Et c'est de là que date, nous dit-il dans ses *Confessions*, le commencement de ses malheurs. Mais pourquoi ses malheurs commencent-ils précisément au moment où il devient connu? Peut-être parce que Rousseau n'a jamais voulu devenir écrivain au fond, mais le paradoxe, c'est qu'il a écrit, et Dieu sait comment il s'en repentira.

Rousseau a écrit, c'est un fait incontestable, parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'écrire, parce

que, comme Nietzsche, il lui fallait se délivrer de ses pensées qui l'habitaient et le poursuivaient nuit et jour. Mais si Rousseau est devenu écrivain, c'est presque par erreur, erreur qu'il ne cesse de raconter dans ses *Confessions*. Que faut-il y voir? Peut-être justement un certain rapport à la vérité que n'avaient pas ses ennemis, les philosophes de son temps: D'Holbach, Diderot, D'Alembert, La Mettrie, Voltaire. Ce que Rousseau reprochait d'ailleurs à ces philosophes, c'est de faire une philosophie pour les autres alors qu'il en faisait une pour lui seul. «J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangère. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entreux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pour vu qu'il fut accueilli. Quand le leur étoit fait et publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres et pour le défendre au cas qu'il fut attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fut faux ou vrai pourvu qu'il ne fut pas refuté. Pour moi quand j'ai désiré d'apprendre c'étoit pour savoir moi-même et non pas pour enseigner<sup>1</sup>.» Voilà bien ce que les «philosophes» ne pouvaient supporter: Rousseau leur dit qu'il n'écrit pas pour les autres mais

1. Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959. *Les Rêveries*, p. 1012-1013.

d'abord pour lui-même. Peu importe de faire un livre et de le publier. L'essentiel, c'est d'abord d'avoir quelque chose à dire sur soi et à s'apprendre. Pour Rousseau, l'acte d'écrire, s'il a un sens, ne saurait être dissocié d'un certain rapport à la vérité. L'on n'écrit pas des livres pour se faire voir ou pour paraître bien en public. Si un livre est écrit, c'est parce qu'il correspond vraiment à une nécessité intérieure. Écrire un livre, cela n'a d'abord rien à voir avec l'idée de devenir écrivain dans la société des gens de lettres de son temps. On imagine mal Rousseau aujourd'hui écrivant sa petite chronique dans la presse ou courant les lancements de livres de toutes sortes. On imagine mal Rousseau cherchant à avoir son nom dans l'histoire de la littérature. C'est que, justement, il se méfiait au plus haut point de toutes les coteries, de tous les «milieux», parce qu'il sentait très bien qu'à partir du moment où l'on en vient à attacher plus d'importance à son image d'écrivain qu'à ce que l'on est vraiment, le rapport à la vérité dans l'écriture s'en trouve littéralement faussé, pour ne pas dire corrompu. Oui, la société corrompt l'homme pour Rousseau, il n'a cessé de le dire. Si elle corrompt, c'est parce que, entrant en société, l'homme n'est plus le même, c'est-à-dire qu'il commence à mentir. Or il y a bien des façons de mentir et de se mentir à soi-même, mais on pourrait dire qu'elles se ramènent toutes à une seule: celui qui ment est celui qui s'en fait accroire sur ce qu'il est, c'est-à-dire plus précisément qu'il croit à la vérité des images qu'il projette de lui-même à l'extérieur de lui. Par exemple, il regarde sa photo dans un journal, et il y croit, il passe à la télévision, et il y croit encore, il se donne l'illusion d'être connu et apprécié parce que ses amis autour de lui lui ont dit que ce qu'il faisait était bon.

Il se trouve bon, il se trouve apprécié, il se trouve respecté de tous et de chacun, car on parle de lui, partout où il va, c'est-à-dire à l'intérieur du cercle restreint de ceux qui le lisent, car ses livres ne sortent jamais de ce cercle. De cette façon, on apprend à mentir, c'est-à-dire à prendre soin de son image. Mais derrière, il n'y a rien, rien que du vide, et peu importe que ce soit vrai ou faux, comme le dit Rousseau, l'essentiel est d'avoir publié son livre et d'en faire parler par les autres.

Voilà ce que Rousseau savait très bien: combien les images sont dangereuses, combien les personnages que l'on se crée peuvent être trompeurs lorsqu'on y croit comme à la réalité. D'ailleurs, c'est un fait assez intéressant de voir que Rousseau n'a jamais écrit de romans. Peut-être, me dira-t-on, ce n'était pas l'époque, ce n'était pas encore l'époque. Mais qui sait, il y avait peut-être une raison plus profonde: Jean-Jacques, juge de lui-même, ne parvenait pas à croire aux fables. Aussi disait-il dans ses *Rêveries*: «Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; et quand entraîné par le plaisir d'écrire j'ajoutois à des choses réelles des ornements inventés j'avois plus de tort encore parce qu'orner la vérité par des fables c'est en effet la défigurer<sup>2</sup>.» Oui, Jean-Jacques apprend à ne pas croire à ses propres fables. Il n'y a pas vraiment de personnages dans ses oeuvres. Si Émile en est un, il prend bien soin de nous dire qu'il sera un enfant imaginaire («j'ai donc pris le partie de me donner un élève imaginaire<sup>3</sup>»), pour que

2. *Ibid.*, p. 1038.

3. Jean-Jacques Rousseau, *L'Émile*, coll. Classiques Garnier, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 54.



l'on sache très bien de quoi il s'agit, pour que l'on ne se méprenne par sur l'identité réelle de cet enfant ou de ce «personnage». Jean-Jacques n'a pas écrit de romans tout simplement parce qu'il n'arrivait pas à croire à la réalité de la fiction, parce que même la fiction lui apparaissait un leurre. Pourquoi écrit-on des romans aujourd'hui? À quoi cela sert-il d'écrire des romans, ces romans seraient-ils des anti-romans ou des romans se détruisant eux-mêmes tout en se produisant, sinon parce que c'est encore la meilleure façon de devenir écrivain ou encore de se faire reconnaître dans certains milieux comme «écrivain»? Qui écrit son roman aujourd'hui risque toujours de faire parler de lui. Mais il y a encore là une raison plus profonde: c'est le statut même de l'imaginaire que l'on cherche à sauver ici. Un roman, quel qu'il soit, c'est une histoire à laquelle il faut bien croire comme à la vie, même si l'on sait que cela n'est pas encore la vie. Ce qui se trouve protégé dans le roman, c'est l'histoire qu'on raconte, même déconstruite comme histoire de la déconstruction, diraient nos philosophes modernes. Jean-Jacques nous a bel et bien présenté son *Émile* comme un enfant imaginaire: justement pour que l'on n'arrive pas à y croire comme personnage ou comme fiction. D'ailleurs l'écriture de l'*Émile* en est la démonstration: c'est un livre d'idées avant toute autre chose, c'est la parole du philosophe qui se fait entendre ici. Si c'est une histoire, c'est l'histoire d'une idée, mais pourquoi donc en est-il ainsi? Un philosophe parle dans la bouche de Jean-Jacques. Mais qu'a-t-il à nous dire ce philosophe aujourd'hui?

Jean-Jacques raconte qu'il avait l'habitude de faire certaines de ses promenades autour de l'École militaire. Là, il rencontrait des gens qu'il ne connaissait pas, et tout naturellement il les saluait. Cela lui procurait toujours un grand plaisir. Mais il avait aussi comme à son habitude le désir de parler à ces personnes pour leur livrer le fond de son coeur et le fond de ses pensées. Mais sitôt qu'on commençait à le connaître, puisqu'il ne cachait rien de ce qui le touchait, on se mettait tout à coup à le regarder d'un air repoussant ou d'un regard farouche. On ne lui disait rien mais on lui faisait sentir qu'il avait peut-être eu tort d'être ce qu'il était, c'est-à-dire franc et honnête. Sur les visages se lisait une sorte de réprobation sociale. Tu n'as pas le droit de penser ce que tu penses, tu devrais plutôt te taire, comme il se doit en toute bonne société. Jean-Jacques n'a jamais été l'homme de la doxa, c'est pourquoi on le craignait tant. S'il avait quelque chose à dire, il le disait en toute franchise, ne se demandant pas d'abord ce que son camarade, ce que son collègue pouvaient en penser. Ce que tout homme doit penser, pour être en société, pour bien paraître devant les autres, cela Jean-Jacques l'ignorait. Il ne pensait pas qu'on avance dans la connaissance de soi-même et des autres en empruntant un masque, le masque de la doxa, c'est-à-dire de l'opinion commune. Si le philosophe a quelque chose à nous dire aujourd'hui, il ne craindra pas d'affronter l'opinion publique, l'opinion commune soutenue et encouragée par les idéologues de son époque. Il ne craindra pas de prendre parti contre

tous ceux-là dont les idées sont inféodées à un parti quelconque. Jean-Jacques avait bien raison de dire comment «peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti<sup>4</sup>»? En effet quelle sorte de crédit peut-on accorder à un homme qui parle au nom d'une Cause, d'un parti, d'une idéologie, ou plus simplement au nom d'une mode littéraire, d'une façon d'écrire ou de se comporter en public? On connaît bien la réponse de Jean-Jacques à cette question. Il ne parlait que pour lui seul, sans jamais chercher à se construire une attitude ou même une méthode de pensée. D'ailleurs, c'est ce qu'il y a de plus remarquable dans ses *Rêveries*: Jean-Jacques avoue lui-même être incapable de suivre un plan ou une méthode précise pour écrire. Il ne fait pas de plan, il ne fait pas de grands projets, il n'emprunte aucun style. Il n'écrit pas justement comme les hommes de son époque: il écrit comme ça lui vient au fil de ses rêveries et de ses promenades. Il écrit d'une manière simple, claire et distincte. Le philosophe qui a quelque chose à dire trouve des mots simples pour le dire. Il ne complique pas inutilement son langage, il ne fait pas de théorie, il pense, et il pense à partir des faits les plus quotidiens, des menus détails, des riens. S'il raconte quelque chose, son but n'est jamais de raconter purement et simplement ce qu'il voit ou ce qu'il entend, mais de nous dire ce qu'il comprend de ce qui lui arrive. C'est dire que, pour Jean-Jacques, si l'imaginaire a un sens, c'est en tant qu'il est toujours en prise sur le réel. D'ailleurs, c'est là le statut même de la rêverie. Dans une rêverie, on n'est jamais tout à fait dans le réel, pas plus que l'on est tout à fait dans le rêve. La rêverie n'est pas une évasion hors du réel, ce n'est pas une fuite dans un autre monde, mais

4. *Les Rêveries*, p. 1016.

bien une façon d'entrer en rapport avec la réalité en la réfléchissant d'une telle manière que le réel même s'en trouve littéralement métamorphosé. Ce n'est plus le même réel que je vois, que je sens, que j'entends, mais ce qui en lui m'échappe et que je réussis à ressaisir par le détour de la pensée qui se trouve ainsi à l'avoir épuré de toutes ses images.

Être capable d'écart, vivre dans l'intervalle, entre le réel et le rêve, et ne jamais chercher à réduire l'un des termes à l'autre, voilà bien l'idée que Jean-Jacques se faisait de lui-même. Mon combat, disait Nietzsche dans son *Zarathoustra*, est un combat contre les images, contre toutes les images. Ce combat, c'est aussi celui de Rousseau qui ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée en empruntant les voies les plus directes de la connaissance. Pour qu'une image s'effondre, pour ne plus qu'on y croie, pour ne pas qu'on soit tenté de s'y laisser assimiler ou de s'y laisser réduire, il suffit de ne jamais se fixer en quelque lieu, en quelque territoire trop réel, celui-ci serait-il celui du rêve. Non, Jean-Jacques ne rêve pas au sens fort du terme, il pense à partir de ses rêves, c'est autre chose. Il produit l'idée de chaque chose, de chaque événement, de chaque situation, c'est-à-dire la vérité qu'il ose dire, sans craindre de se faire autour de lui des ennemis. Car c'est bien là qu'on peut reconnaître le philosophe en lui. Le philosophe est celui pour qui la vérité a un sens, c'est-à-dire qu'il importe de la dire en toutes occasions pour justement faire éclater le tissu d'images dont se constitue toujours le réel. On ne craignait pas Jean-Jacques pour rien, car on savait très bien qu'avec lui les images qu'on se fait du réel ne pouvaient pas tenir longtemps. Mais pourquoi donc? Peut-être parce que Jean-Jacques ne

pensait pas, à l'instar de ses contemporains, que le rapport au social, à la société allait de soi. La société est le résultat d'un «contrat social» que les hommes se font entre eux. Mais a-t-on songé au sens de cette affirmation? Si la société est le résultat d'un contrat entre les hommes, c'est précisément parce qu'elle n'est justement pas naturelle, que la nature se dérobe à toute forme de socialité. Cela, Jean-Jacques le savait, lui qui n'est entré en société que très tard, lui dont la vie avait été celle d'un errant, fort peu préoccupé de son avenir, et de se faire un nom. C'est qu'il aimait vivre dans l'intervalle, mot qui revient d'ailleurs très souvent dans son vocabulaire.

Mais alors, qu'est-ce que cela signifie pour nous aujourd'hui, vivre dans l'intervalle? Cela veut peut-être dire d'abord, qu'à l'instar de Rousseau, l'on apprendra à se méfier de tout ce qui nous rive à quelque chose d'extérieur à nous. Bien sûr, nous ne pouvons pas faire l'économie des images sociales: elles sont là, on n'y peut rien d'une certaine manière. Il y aura toujours des gens qui vont nous accoler des étiquettes ou qui vont tenter de nous réduire en nous enfermant dans des imaginaires déjà constitués à l'avance, des imaginaires faits pour tout le monde, comme des vérités toutes faites, c'est-à-dire des idéologies. Mais il n'y a là rien d'étonnant, c'est la dure loi de *la nécessaire déformation sociale* dont Jean-Jacques Rousseau n'a cessé de faire l'expérience tout au long de sa vie. Qu'une parole soit prononcée, qu'un texte soit écrit qui dise bien ce qu'il veut dire, il y aura toujours des malins qui s'ingénieront à ne pas comprendre ou mieux encore à tenter de nous faire dire ce que nous n'avons pas dit. Il y aura toujours de ces esprits qui voudront à tout prix que nous soyons tel ou

tel, rivé, fixé à jamais dans une image.

Mais pourquoi cela? Pourquoi tant d'ingéniosité à vouloir réduire l'autre à ce qu'il n'est pas? Jean-Jacques, on le sait, choquait par son franc-parler. Pour les hommes qui vivent en société, il est toujours difficile d'admettre en leur sein un expérimentateur, c'est-à-dire quelqu'un qui n'a pas une idée toute faite de la réalité avant de l'avoir expérimentée. Si cet homme parle librement, si c'est un esprit libre, comme le dit Nietzsche, alors on le craint, on se méfie de lui, et on ira même jusqu'à insinuer qu'il est un suppôt du diable. Il est diabolique, se dit-on. C'est l'expérience que fait le Zarathoustra de Nietzsche lorsqu'il revient parmi les hommes. On lui suppose des intentions cachées, des intentions malveillantes, alors même qu'il dit les choses ouvertement et qu'il n'a précisément pas d'intentions, car tout ce qu'il a à dire, il le dit ouvertement.

Cet homme-là n'a pas de psychologie, il est tout en surface, sa profondeur est toute surface. Un tel homme choque, parce qu'il ne croit pas aux arrières-mondes, aux utopies, il ne fait que dire ce qui est. Mais c'est cela que le «dernier homme» dont parle Nietzsche ne peut accepter, car pour lui la vie se passe toujours en dedans, il a un inconscient très chargé, c'est-à-dire une série de choses, de petits détails, de petits riens qui ne remontent jamais à la surface, sauf dans le cabinet du psychanalyste, ce prêtre moderne qui lui donne l'absolution pour toutes ses fautes. Le «dernier homme» est celui qui manque toujours à lui-même, qui n'est jamais clair, à qui la vie est toujours pénible, puisqu'il lui faut sans cesse se cacher et cacher principalement tout ce qui ne va pas: ses rapports avec sa femme, ses rapports

avec ses collègues de travail, ses rapports avec ses amis, tous ces gens qu'il faut sans cesse ménager par des attitudes fausses et empruntées, de peur de se retrouver seul et de n'avoir plus personne à qui parler. Or Jean-Jacques était justement l'homme qui ne ménageait ni ne protégeait personne de ce qu'il était, puisqu'il suivait sa loi intérieure et qu'il rencontrait l'autre sur la base non de ce qui lui manquait mais de ce qu'il avait en trop à donner, à distribuer tout autour de lui. C'est cela encore qui peut choquer l'autre: savoir qu'un homme existe, qui se suffit à lui-même, qui se moque de ses propres images, qui n'y croit pas, parce que la vérité est toujours au-delà, parce que la réalité de cet homme, de ses actes et de ses productions, si elle passe par des images, ne s'y réduit pas. En un sens inverse, on pourrait dire: plus un homme a besoin de croire à ses images pour vivre, plus il manque à lui-même, et plus l'opinion des autres ou l'opinion publique prend de la place dans sa vie. Celui-là craint toujours qu'une parole échappée à l'air libre, qu'un regard franc ne viennent tout à coup détruire la façade qu'il s'est constituée de toutes pièces: son personnage, ses fables, ses fictions, ses romans, son petit cinéma intérieur et extérieur, enfin tout son «imaginaire» réel ou irréel. Qu'un tel monde s'effondre, voilà qui fait peur, car derrière le tissu des images et des identifications multiples, il y a le vide, la peur du vide, la peur de la mort, la peur de n'être plus rien, d'être rejeté de l'ensemble des autres hommes. Et si ce qui nous faisait le plus peur, c'était toujours la peur de perdre l'autre, de ne plus nous sentir rattaché à rien, d'être comme dans une sorte «d'intervalle» où le réel aspire toutes les images, toutes les identités, pour les dissoudre, pour les réduire à néant, dans une espèce de fond sans fond, anonyme

et impersonnel? Voilà ce qui peut nous inquiéter quand nous sentons que l'autre pourra manquer à l'appel. C'est pourquoi l'on préférera souvent donner une image déformée de soi-même, plutôt que de n'être pas vu, c'est-à-dire de prendre le risque de n'être pas reconnu. Se déformer ou déformer l'autre, déformer ses paroles ou ses gestes, est encore la meilleure façon d'échapper à ce qui insiste de non-identifiable, d'anonyme et d'impersonnel et qui pourrait précisément nous atteindre ou nous contaminer. Une parole libre, un geste innocent, une écriture sans affectation contaminent celui qui s'y laisse prendre et même celui qui y résiste parce qu'elles n'appartiennent à personne, parce qu'elles sont faites pour tous. La force de ce qui est anonyme, de ce qui ne fait plus image, de ce qui fait voler en éclats tous les «flashes», tous les imaginaires déjà constitués, voilà bien ce qui insiste le plus à notre époque. Et Jean-Jacques Rousseau a peut-être été le premier à en intuitionner la notion, lui qui avait compris que les idées que l'on se forme des choses tirent leur origine d'événements mineurs qu'il s'agit de réduire par la pensée à leur plus claire expression. Ainsi des *Confessions*, dans lesquelles Jean-Jacques se plaît à nous raconter de menus détails, qui ne font pas tellement image et qu'on se plaît à oublier aussitôt qu'on les a lus. C'est que l'imaginaire de Jean-Jacques se fait ici, sans arriver à se constituer vraiment en une figure à laquelle on pourrait le réduire. Ceci est encore plus vrai des *Rêveries* dans lesquelles toutes les «histoires» ne sont là que pour renvoyer à une seule et même chose: ce fil intérieur, ce sentiment de soi, auquel Jean-Jacques veut bien se «réduire», pour ne plus donner aucune prise à quiconque voudrait s'emparer de lui ou de ce qu'il a déjà dit. C'est



à disparaître que Jean-Jacques aspire, voilà bien l'étrange paradoxe qui se trouve exprimé dans son dernier livre. Mais pourquoi donc? Peut-être parce que Jean-Jacques préfère le plaisir d'écrire son livre au besoin de le faire publier et de faire parler de lui par les autres. «J'écrivais mes premières Confessions et mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persecuteurs pour les transmettre s'il étoit possible à d'autres generations. La même inquietude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle seroit inutile, et le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon coeur n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort et de mes vrais écrits et des monumens de mon innocence qui déjà peut être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit et dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame<sup>5</sup>.»

### III

Disparaître, se faire oublier dans la mémoire des hommes, n'est-ce pas là une idée pour le moins para-

5. *Ibid.*, p. 1001.

doxale lorsque l'on a écrit comme Jean-Jacques a écrit? Mais à bien y regarder de près, cela se comprend aisément pour qui a choisi de vivre au plus près de ce qu'il est. Celui-là ne craint pas de se réduire, de se rapter, c'est-à-dire d'enlever toute l'écorce qui le recouvre pour se dénuder toujours plus. Il ne croit plus aux images, aux rêves, aux fictions qu'il s'est faits de lui-même. Il va à l'essentiel. Or j'ai dit que Jean-Jacques Rousseau avait peut-être été le premier à entrevoir la réalité du territoire imaginaire, mais sans en avoir explicitement formulé le concept. Qu'est-ce à dire sinon que, pour Jean-Jacques, l'imaginaire est toujours une production avant d'être un tissu d'images ou d'identités dans lesquelles il se serait plu à se représenter? On le sait, Jean-Jacques affectionnait tout particulièrement les promenades dans des lieux qu'il ne connaissait pas à l'avance. Il voyageait beaucoup. Pourquoi? Peut-être parce qu'il trouvait là justement de quoi échapper à des «univers», à des «imaginaires» déjà constitués. Et lorsqu'il lui arrivait de parler de ces lieux ou de ces gens qu'il rencontrait au hasard de ses promenades ou de ses aventures, c'était toujours dans le but d'en tirer une réflexion, une idée, mais jamais pour les constituer en personnages d'une fiction qu'il se serait plu à reconnaître aisément. *La Nouvelle Héloïse*, ne nous y trompons pas, n'est pas encore un roman au sens fort du terme. Si Rousseau s'approche de la fiction, c'est pour la faire servir à autre chose qu'à elle-même. Au fond, pour Jean-Jacques, l'imaginaire, comme réalité, comme notion, comme concept, n'arrive pas vraiment à se constituer. Cherchez-le, et vous ne le trouverez pas vraiment, car s'il existe, c'est à l'état de dissémination, dans tous les petits riens, dans tous les petits événements

de sa vie. Il existe comme territoire ouvert mais jamais comme réalité effective de l'image ou d'un tissu d'images qui nous envelopperait et nous ferait croire à la réalité d'un autre monde. Il existe comme territoire, c'est-à-dire comme cette force anonyme qui nous pousse en avant, qui fait surgir ici et là des images de toutes sortes, mais pour mieux nous en indiquer l'au-delà. Le territoire imaginaire annonce peut-être la fin de tous les «imaginaires» trop constitués. En même temps qu'il appelle au surgissement des images, c'est à leur éclatement qu'il travaille. Alors, il ne reste plus que la saisie de l'événement dans son expression la plus pure.

À bien y penser, j'irai peut-être à Big Sur un jour! Mais en oubliant que Miller est déjà passé par là. Et si j'arpente d'autres lieux, j'essaierai, tout comme Jean-Jacques, de n'en pas faire de cas, c'est-à-dire de n'en retenir que l'événement ou que l'idée. De cette manière, ces territoires resteront vierges, même si je les ai foulés de mes pieds. Et d'autres après moi pourront alors y passer, et recréer ces lieux comme ils le veulent, à leur manière, à leur façon. Chacun peut faire ce qu'il veut d'un lieu. Il n'appartient au sens fort à personne. Le territoire imaginaire, c'est aussi l'idée que chacun peut faire ce qu'il désire d'un lieu, que celui-ci n'est pas une fois pour toutes pétrifié dans une «image», enfermée en elle. Il y a place pour toutes les images et peut-être surtout pour tout ce qui va au-delà. Des événements de toutes sortes.